

ront pourquoi nous n'avons pas fait imprimer à part des ouvrages si différents : c'est une ancienne amitié qui en est la cause<sup>1</sup>. Je ne justifierai donc point par d'autres raisons le dessein que nous avons eu ; et, sans m'arrêter non plus à mes poésies, qui ne sont pas assez importantes pour faire dessus des réflexions, je passe d'abord au second volume de ce recueil<sup>2</sup>. Le traducteur y fait dans une préface le parallèle de Démosthène et de Cicéron, et n'a rien omis de ce qu'il était à propos de dire sur ce sujet. Comme il n'a point parlé de Platon, c'est à moi de toucher légèrement ce qui concerne ce philosophe, non pas tant pour le louer (il faudrait que j'eusse ses grâces) que pour aller au-devant des objections que les gens d'aujourd'hui lui pourront faire.

Ceux qui simplement ont ouï parler de lui, sans avoir aucune connaissance ni de ses œuvres ni de son siècle, s'étonneront qu'un homme que l'on traite de divin ait pris tant de peine à composer des dialogues pleins de sophismes, et où il n'y a rien de décidé la plupart du temps. Ils ne s'en étonneraient pas s'ils prenaient l'esprit des Athéniens, aussi bien que celui de l'Académie et du Lycée. Bien que la logique ne fût pas encore réduite en art, et qu'Aristote en soit proprement l'inventeur, on ne laissait pas dès lors d'examiner les matières avec quelque sorte de méthode, tant la passion pour la recherche de la vérité a été grande dans tous les temps ; celui où vivait Platon l'a emporté en cela par-dessus les autres. Socrate est le premier qui a fait connaître les choses par leur genre et leur différence. De là sont venus nos

un recueil qui porte le même titre que celui-ci, mais qui est différemment composé. En effet, le premier volume renferme les traductions des discours de Démosthène et de Cicéron, et des dialogues de Platon, qui forment le tome II du recueil de Paris de 1683. La préface de François de Maucroix se trouve en tête de ce volume, et l'avertissement de la Fontaine est après cette préface. Le second volume contient d'abord tout ce qui se trouve dans le premier dans l'édition de 1683, et ensuite tout ce qui est dans le volume publié en 1682 par la Fontaine en son nom seul, et intitulé : *Poème du Quinquina, et autres ouvrages en vers*.

<sup>1</sup> Sur ce qui concerne de Maucroix, voyez sa Vie, que nous avons donnée dans l'édition de ses poésies, et l'*Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, p. 25.

<sup>2</sup> Le premier volume ne renferme que des poésies de la Fontaine, et il n'y a rien de François de Maucroix ; dans le second il n'y a de la Fontaine que cet avertissement.

universaux, et ce que nous appelons idées de Platon<sup>3</sup> ; de là est venue aussi la connaissance de chaque espèce ; mais, comme le nombre en est infini, il est impossible à ceux qui examinent les matières à fond d'en venir jusqu'à la dernière précision, et de ne laisser aucun doute. Ce n'était donc pas une chose indigne ni de Socrate ni de Platon de chercher toujours, quoiqu'ils eussent peu d'espérance de rien trouver qui les satisfît entièrement. Leur modestie les a empêchés de décider dans cet abîme de difficultés presque inépuisable. On ne doit pas pour cela leur reprocher l'inutilité de ces dialogues : ils faisaient avouer au moins qu'on ne peut connaître parfaitement la moindre chose qui soit au monde ; telle est l'intention de son auteur, qui l'a présentée à notre raison comme une matière de s'exercer, et qui l'a livrée aux disputes des philosophes.

Je passe maintenant au sophisme. Si on prétend que les entretiens du Lycée se devaient passer comme nos conversations ordinaires, on se trompe fort : nous ne cherchons qu'à nous amuser ; les Athéniens cherchaient aussi à s'instruire. En cela il faut procéder avec quelque ordre. Qu'on en cherche de si nouveaux et de si aisés qu'on voudra, ceux qui prétendent les avoir trouvés n'auront fait autre chose que déguiser ces mêmes manières qu'ils blâment tant. Il n'y en a proprement qu'une, et celle-là est bien plus étrange dans nos écoles qu'elle n'était alors au Lycée et parmi l'Académie. Socrate en faisait un bon usage, les sophistes en abusaient : ils attiraient la jeunesse par de vaines subtilités qu'ils lui savaient fort bien vendre. Platon y voulut remédier en se moquant d'eux, ainsi que nous nous moquons de nos précieuses, de nos marquis, de nos entêtés, de nos ridicules de chaque espèce. Transportons-nous en ce siècle-là, ce sera d'excel-

<sup>3</sup> Selon Platon, il n'y a qu'une seule et unique idée pour chaque genre ; elle en constitue l'essence ; elle représente toutes les espèces et tous les individus. Les sens ne nous présentent que ce qu'il y a de particulier et d'individuel ; l'entendement, ce qu'il y a de commun et de général. L'idée est la forme et le prototype des choses ; elle est simple, immatérielle, affranchie de toutes les conditions de l'étendue, de l'espace. Les idées et les images sensibles n'ont point la même origine ; les idées sont indépendantes de l'expérience, et par conséquent immuables, c'est-à-dire, placées dans l'esprit immédiatement par Dieu même, pour servir de principes à nos connaissances.

lentes comédies que ce philosophe nous aura données tantôt aux dépens d'un faux dévot, d'un ignorant plein de vanité, d'un pédant : voilà proprement les caractères d'Eutyphron, d'Hippias, et des deux sophistes. Il ne faut point croire que Platon ait outré ces deux derniers ; ils portaient le sophisme eux-mêmes au delà de toute croyance, non qu'ils prétendissent faire autre chose que d'embarrasser les auditeurs par de pareilles subtilités : c'étaient des impertinents, et non pas des fous ; ils voulaient seulement faire montre de leur art, et se procurer par là des disciples. Tous nos collèges retentissent des mêmes choses. Il ne faut donc pas qu'elles nous blessent, il faut au contraire s'en divertir, et considérer Euthydemus et Dionysodore comme le docteur de la comédie, qui de la dernière parole que l'on profère prend occasion de dire une nouvelle sottise. Platon les combat eux et leurs pareils de leurs propres armes, sous prétexte d'apprendre d'eux : c'est le père de l'ironie. On a de la volupté à les voir ainsi confondus. Il les embarrasse eux-mêmes de telle sorte qu'ils ne savent plus où ils en sont, et qu'ils sentent leur ignorance. Parmi tout cela leur persécuteur sait mêler des grâces infinies. Les circonstances du dialogue, les caractères des personnages, les interlocutions et les bienséances ; le style élégant et noble, et qui tient en quelque façon de la poésie : toutes ces choses s'y rencontrent en un tel degré d'excellence, que la manière de raisonner n'a plus rien qui choque : on se laisse amuser insensiblement comme par une espèce de charme<sup>4</sup>. Voilà ce qu'il faut considérer là-dessus : laissons-nous entraîner à notre plaisir, et ne cherchons pas matière de critiquer : c'est une chose trop aisée à faire. Il y a bien plus de gloire à Platon d'avoir trouvé le secret de plaire

<sup>4</sup> Malgré cette appréciation si juste et si bien exprimée du mérite de Platon, Ferrault osa, dans son poème intitulé *le Siècle de Louis le Grand*, prononcer, dans une des séances de l'Académie française, le 27 janvier 1687, le jugement suivant sur le philosophe grec :

Platon, qui fut divin du temps de nos aïeux,  
Commence à devenir quelquefois ennuyeux :  
En vain son traducteur\*, partisan de l'antique,  
En conserve la grâce et tout le sel antique ;  
Du lecteur le plus âpre et le plus résolu  
Un dialogue entier ne saurait être lu.

\* M. l'abbé de Maucreix. (Note de Ferrault.)

dans les endroits mêmes qu'on reprendra ; mais on ne les reprendra point si on se transporte en son siècle.

J'ai encore à avertir d'une chose qui regarde l'oraison contre Verrès. Mon ami, voyant qu'il n'y a de péroraison ni d'exorde qu'au commencement et à la fin des Verrines, qui toutes ensemble ne font qu'un corps, et que celle-ci ne devait pas être considérée comme une œuvre à part, et qui aurait eu toutes ses parties, il n'en a pas voulu traduire la fin, qui ne contient que des formalités de justice, et n'est pas si agréable que ce qui précède. C'est ce que j'avais à dire pour prévenir ces objections, que peut-être on ne fera point. Nous laissons le reste au jugement du lecteur.

## ÉPITRES DÉDICATOIRES<sup>1</sup>.

A MONSIEUR FOUQUET<sup>2</sup>,

MINISTRE D'ÉTAT,

SURINTENDANT DES FINANCES, ET PROCUREUR GÉNÉRAL  
AU PARLEMENT DE PARIS,

EN LUI DÉDIANT LE POÈME D'ADONIS

EN 1638.

MONSIEUR,

Je n'ai pas assez de vanité pour espérer que ces fruits de ma solitude vous puissent plaire : les plus beaux vergers du Parnasse en produisent peu qui méritent de vous être offerts. Votre esprit est doué de tant de lumières, et fait voir un goût si exquis et si délicat pour tous nos ouvrages, particulièrement pour le bel art de célébrer les hommes qui vous ressemblent avec le langage des dieux, que peu de personnes seraient capables de vous satisfaire. Je ne suis

<sup>1</sup> Ce sont seulement celles qui se trouvent au-devant des recueils qui ont dû être autrement distribués. Les autres épîtres dédicatoires de la Fontaine sont en tête de ses différents ouvrages, et où lui-même les a placées.

<sup>2</sup> Cette épître dédicatoire se trouve en tête du beau manuscrit du poème d'*Adonis* de la Fontaine, écrit par le fameux calligraphe Jarry en 1758. Nous avons fait imprimer ce manuscrit en janvier 1823, à cinquante exemplaires, d'après une copie exacte que nous avons acquise à la vente de M. Chardin en février 1824.

pas de ce petit nombre, et je me serais contenté, monseigneur, de vous révéler au fond de mon âme, si le zèle que j'ai pour vous eût pu souffrir des bornes si étroites et garder un silence respectueux. Certes votre mérite nous réduit tous à la nécessité d'un choix bien difficile; il est malaisé de s'en taire, et l'on ne saurait en parler assez dignement. Car, quand je dirai que l'État ne se peut passer de vos soins, et que les ministres de plus d'un règne n'ont point acquis une expérience si consommée que la vôtre; quand je dirai que vous estimez nos veilles, et que c'est une marque à laquelle on a toujours reconnu les grands hommes; quand je parlerai de votre générosité sans exemple, de la grandeur de tous vos sentiments, de cette modestie qui nous charme; enfin quand j'avouerai que votre esprit est infiniment élevé, et qu'avec cela j'avouerai encore que votre âme l'est davantage que votre esprit, ce seront quelques traits de vous à la vérité, mais ce ne sera point ce grand nombre de rares qualités qui vous fait admirer de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens dans la France. Et non-seulement, monseigneur, vous attirez leur admiration, vous les contraignez même par une douce violence de vous aimer. On ne l'a que trop remarqué pendant cet extrême péril dont vous ne faites que de sortir: vous savez bien qu'ils vous regardent comme le héros destiné pour vaincre la dureté de notre siècle et le mépris de tous les beaux-arts. Les Muses, qui commençaient à se consoler de la mort d'Armand par l'estime que vous faites d'elles, en vous voyant malade se voyaient sur le point de perdre encore une fois leurs amours; elles se condamnaient déjà à une solitude perpétuelle, et la gloire, avec tous ses charmes, allait devenir une chose indifférente à ceux d'entre nous qui en ont toujours été les plus amoureux. Le ciel nous a garantis du malheur qui nous menaçait: agréez, monseigneur, que je vous en témoigne ma joie en vous offrant mon dernier ouvrage. Ce sont les amours de Vénus et d'Adonis, c'est la fin malheureuse de ce beau chasseur, sur le tombeau duquel on a vu toutes les dames grecques pleurer, et que la divine mère d'Amour a regretté pendant tout le temps du paganisme, elle qui n'avait pas accoutumé de

jeter des larmes pour la perte de ses amants. Si la matière vous en semble assez belle, et que je sois assez heureux pour obtenir quelques moments de votre loisir, ne jugez pas de moi par le mérite de mon ouvrage, mais par le respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant  
serviteur,

DE LA FONTAINE.

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR LE DUC DE GUISE<sup>1</sup>,

EN LUI DÉDIANT UN RECUEIL QUI A POUR TITRE:

*Fables nouvelles et autres poésies,*

IMPRIMÉ A PARIS EN 1671.

MONSEIGNEUR,

Ces dernières fables, et les autres pièces que j'y ai jointes, sont un tribut dont je m'acquitte envers votre altesse. Car, sans dire que vous êtes maître de mon loisir et de tous les moments de ma vie, puisqu'ils appartiennent à l'auguste et sage princesse<sup>2</sup> qui vous a cru digne de posséder l'héritière de ses vertus<sup>3</sup>, vous avez reçu mes premiers respects d'une manière si obligeante que je me suis moi-même donné à vous avant que de vous dédier ces ouvrages. Ni le livre ni la personne ne sont des dons qui doivent être considérés. C'est en quoi je me loue davantage de votre accueil; il m'a fait l'honneur de me demander une chose de peu de prix; je la lui ai accordée dès l'abord: vous exercez sur les cœurs une violence à laquelle il est impossible de résister. Ce témoignage vous sera rendu par des bouches plus éloquentes que n'est la

<sup>1</sup> Louis-Joseph de Lorraine, duc de Guise, né le 7 août 1650, mourut à Paris, de la petite vérole, le 5 juillet 1671, à l'âge de vingt-un ans; ou trois mois après la publication du volume que la Fontaine lui avait dédié, et dont le privilège porte qu'il fut achevé d'imprimer pour la première fois le 12 mars 1671. Voyez *l'Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 206.

<sup>2</sup> Marguerite de Lorraine de Vandemont, alors duchesse donataire d'Orléans, et mère de la duchesse de Guise.

<sup>3</sup> Mademoiselle d'Alençon. Voyez, pour ce qui la concerne, ci-dessus, p. 576, et *l'Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, 1824, in-8°, p. 153.

mienne: je ne fais pas même de doute que vous n'occupiez un jour toutes celles de la Renommée; elle en attend les occasions avec une impatience qui marque bien ce que vos belles qualités et votre naissance lui ont promis: pendant que les astres les lui préparent, permettez que je touche légèrement aux prémices de votre gloire. Le Parnasse fait peu de dons qui ne soient accompagnés de cet encens que les dieux préfèrent à la richesse des temples et des offrandes. Votre altesse le connaîtra dans la suite de ses années mieux que personne ne l'a connu; et je vous tiendrais malheureux si, vous devant être si familier, il ne vous était pas agréable.

Oui, monseigneur, je le répète encore une fois, il n'y a sorte de louanges où vous ne puissiez aspirer: la grandeur et le haut mérite vous environnent de toutes parts, soit que vous portiez les yeux sur vous-même, soit que vous les détourniez sur la longue suite de ces héros dont vous descendez, et qui vivront éternellement dans la mémoire des hommes. L'un arrête les desseins et les légions d'un grand empereur; et par son bel ordre, par sa conduite, par son courage, malgré les attaques de cent mille combattants, il conserve deux ou trois provinces, avec une ville impériale; ville que l'on tenait pour perdue, et qui, dès les premiers jours de son siège, était menacée d'une disette de toute chose. L'autre remet sous la puissance des lis la plus importante place de nos frontières, faisant en sept jours une conquête qui avait coûté des années à nos anciens ennemis, et qui s'était affermie entre leurs mains par une possession de près de trois siècles. Un autre rassemble en lui ce que la prudence humaine, la piété, les vertus morales et politiques ont de précieux: et tous se rendant maîtres des cœurs par cent qualités agréables et bienfaisantes, ce qui est l'empire du monde le plus souhaitable, ils sont nés encore avec une certaine éloquence par laquelle ils règnent sur les esprits. La fortune les a fait courir quelquefois dans la carrière de l'adversité: cette volage et perfide amie leur a pu ravir des dignités et des biens; mais il n'a jamais été en son pouvoir de leur ôter la valeur, la fermeté d'âme, ni l'accortise, ni enfin tous ces autres dons que vous tenez d'eux, et qui sont plus votre patrimoine que le nom même que

vous portez. Tout le monde avoue, monseigneur, que vous êtes digne de le porter. Votre altesse n'a pas manqué d'en donner des preuves aussitôt que l'occasion s'en est présentée. On n'a jamais remarqué plus d'amour de gloire, ni moins de crainte pour le péril en une si grande jeunesse<sup>4</sup>. Ce que je dis a paru aux yeux d'un monarque qui connaît par lui le véritable mérite. L'envie de répondre aux faveurs de son alliance, pour laquelle les maîtres de l'Europe soupirent tous; l'émulation et l'exemple de vos ancêtres, mais plus que ces choses, le témoignage de notre prince, tout cela, dis-je, vous servira d'aiguillon pour courir aux actions héroïques. Après que j'aurai loué les charmes de votre personne, cette civilité engageante, et qui ne laisse pas d'avoir un air de grandeur, ces manières si gracieuses, je louerai en vous les semences de la vertu, ou plutôt j'en louerai des fruits abondants; pour peu que le ciel accorde de terme à mes jours, et me donne de loisir de vous témoigner avec combien de zèle je suis, etc.

A MONSEIGNEUR

LE PROCUREUR GÉNÉRAL

DU PARLEMENT,

EN LUI DÉDIANT DEUX VOLUMES INTITULÉS:

*Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de la Fontaine,*

EN 1685.

Harlay<sup>2</sup>, favori de Thémis,

Agréez ce recueil, œuvre de deux amis;

L'un a pour protecteur le démon du Parnasse,

L'autre de la tribune étale tous les traits:

<sup>4</sup> Ce n'était pas une vaine flatterie. Le duc de Guise, à l'âge de dix-huit ans, avait suivi Louis XIV à la conquête de la Franche-Comté, et y avait donné des preuves d'un courage à toute épreuve.

<sup>2</sup> Achille III de Harlay, petit-neveu d'Achille I<sup>er</sup> de Harlay, qui, du temps de la Ligue, résista avec tant de noblesse et de courage aux factieux. Achille III de Harlay, après avoir été procureur général au parlement de Paris, en fut nommé président le 18 novembre 1689. Il se démit de sa place en 1707, et mourut le 25 juillet 1712, à l'âge de soixante-troize ans. On trouvera des détails sur ce qui le concerne dans *l'Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, troisième édition, 1824, in-8°, p. 581.

Donnez-leur chez vous quelque place,  
Qui les distingue pour jamais.  
Ils vous présentent leur ouvrage :  
Je me suis chargé de l'hommage ;  
Iris<sup>a</sup> m'en a l'ordre prescrit.  
Voici ses propres mots, si j'ai bonne mémoire :  
« Acanthe, le public à vos vers applaudit ;  
C'est quelque chose : mais la gloire  
Ne compte pas toujours les voix ;  
Elle les pèse quelquefois.  
Ayez celle d'Harlay, lui seul est un théâtre.  
Veuille Phébus et Jupiter  
Qu'il trouve en vous un peu de l'air  
Des anciens qu'il idolâtre !  
Vous pourrez en passant louer, m'a-t-elle dit,  
La finesse de son esprit  
Et la sagesse de son âme ;  
Mais en passant, je vous le dis. »

Cette Iris, Harlay, c'est la dame  
A qui j'ai deux temples bâtis,  
L'un dans mon cœur, l'autre en mon livre :  
Puisse le dernier assez vivre  
Pour mériter que l'univers  
Dise un jour, en voyant mes vers :  
Cette œuvre est de belle structure !  
Qu'en pensait Harlay ? car on sait  
Que l'art, aidé de la nature,  
Avait rendu son goût parfait.

J'aurais ici lieu de m'étendre ;  
Mais que servirait-il ? vous vous armez le cœur  
Contre tous les appas d'un propos enchanteur :  
L'éloge qui pourrait par ses traits vous surprendre  
Serait d'un habile orateur.  
Cicéron, Platon, Démosthènes,  
Ornements de Rome et d'Athènes,  
N'en viendraient pas à bout. Platon par ses douceurs  
Vous pourrait amuser un moment, je l'avoue ;  
C'est le plus grand des amuseurs.  
Que Cicéron blâme ou qu'il loue,  
C'est le plus disert des parleurs.  
L'ennemi de Philippe<sup>b</sup> est semblable au tonnerre ;  
Il frappe, il surprend, il atterre :  
Cet homme et la raison, à mon sens, ne sont qu'un.  
Vous avez avec lui ce point-là de commun.  
Le privilège est beau, d'autant plus qu'il est rare :  
Pendant qu'un peuple entier de la raison s'égare,  
Cette fille du ciel ne bouge de chez vous ;

<sup>a</sup> Madame de la Sablière. Elle engagea notre poëte à dédier ce volume au procureur général, qui s'était montré le bienfaiteur de la Fontaine en se chargeant de son fils.

<sup>b</sup> Le second volume du recueil contenait la traduction des trois Philippiques de Démosthène, une oraison de Cicéron contre Verrès, et des dialogues de Platon.

Elle y plaça son temple avec sa sœur Astrée ;  
La crainte et le respect ont forgé les verrous  
De cette demeure sacrée.  
Non qu'on n'y puisse entrer ainsi que chez les dieux ;  
Au moindre des mortels la porte en est ouverte ;  
Nos vœux y sont ouïs, notre plainte soufferte :  
L'équité sort toujours contente de ces lieux.  
Que si la passion où l'intérêt nous plonge  
Fait que quelque client y mène le mensonge,  
Le mensonge n'y peut imposer à vos yeux,  
De quelque adresse qu'il se pique<sup>c</sup>.  
Souffrez ces vérités ; et dans vos soins divers  
Quittez un peu la république  
Pour notre prose et pour nos vers.

Ce n'est pas assez, monseigneur, de vous dédier en vers les derniers fruits de nos veilles. Comme il y a un volume sans poésies (et c'est le plus digne de vous être offert), j'ai cru que je vous devais confirmer ses hommages en une langue qui lui convint. Je vous offre donc encore une fois les traductions de mon ami, et au nom de leur auteur et au mien : car je dispose de ce qui est à lui, comme s'il était à moi-même. Il ne s'agit pas ici seulement des suffrages que vous nous pouvez procurer à l'un et à l'autre, mais de ceux qu'on ne peut refuser sans injustice à des chefs-d'œuvre de l'antiquité. De la façon que le traducteur les a rendus, il vous sera facile d'y remarquer trois différents caractères, tous trois si beaux qu'en tout l'empire de l'éloquence, lequel est d'une si grande étendue, il n'y en a point qu'on leur puisse comparer. Ils méritent également que l'on les admire ; et c'est ce qui me semble de merveilleux, quoiqu'on sache que l'éloquence a trouvé le secret de plaire sous mille formes. Le mot de plaire ne dit pas assez : Platon, Démosthène, et Cicéron, vont bien au delà ; ils enlèveront toujours les esprits, bien que ces grands hommes n'aient pas chez nous les avantages qu'ils avaient en ces heureux siècles où ils ont vécu, et quoique peut-être le goût du nôtre soit différent. De déterminer précisément qui des trois le doit emporter, je ne le crois pas possible : y a-t-il quelqu'un d'assez hardi pour juger entre eux de la préférence ? Vous protégerez, je n'en

<sup>c</sup> Harlay, dit Saint-Simon (*Mémoires*, t. X, p. 75 et suiv.), était un petit homme à visage à losange, le nez grand et aquilin, des yeux de vautour qui semblaient dévorer les objets et percer les murailles.

doute point, le travail de mon ami en faveur de ces trois grands noms et à cause de son mérite particulier. Je vous demande la même grâce pour mes ouvrages. Vous ne nous refuserez pas quelques moments d'application après que vous aurez rempli vos devoirs pour les intérêts de sa majesté et de la justice. Jamais la dignité

que vous exercez n'a été le commun lien de ces deux puissances avec plus d'utilité pour le public, ni plus de sujet de satisfaction pour le prince. Cette matière est si ample, et vous fuyez les éloges avec tant de soin, que je ne m'engagerai point dans le vôtre, et me contenterai de vous assurer que je suis, etc.

Ce n'est pas assez, monseigneur, de vous dédier en vers les derniers fruits de nos veilles. Comme il y a un volume sans poésies (et c'est le plus digne de vous être offert), j'ai cru que je vous devais confirmer ses hommages en une langue qui lui convint. Je vous offre donc encore une fois les traductions de mon ami, et au nom de leur auteur et au mien : car je dispose de ce qui est à lui, comme s'il était à moi-même. Il ne s'agit pas ici seulement des suffrages que vous nous pouvez procurer à l'un et à l'autre, mais de ceux qu'on ne peut refuser sans injustice à des chefs-d'œuvre de l'antiquité. De la façon que le traducteur les a rendus, il vous sera facile d'y remarquer trois différents caractères, tous trois si beaux qu'en tout l'empire de l'éloquence, lequel est d'une si grande étendue, il n'y en a point qu'on leur puisse comparer. Ils méritent également que l'on les admire ; et c'est ce qui me semble de merveilleux, quoiqu'on sache que l'éloquence a trouvé le secret de plaire sous mille formes. Le mot de plaire ne dit pas assez : Platon, Démosthène, et Cicéron, vont bien au delà ; ils enlèveront toujours les esprits, bien que ces grands hommes n'aient pas chez nous les avantages qu'ils avaient en ces heureux siècles où ils ont vécu, et quoique peut-être le goût du nôtre soit différent. De déterminer précisément qui des trois le doit emporter, je ne le crois pas possible : y a-t-il quelqu'un d'assez hardi pour juger entre eux de la préférence ? Vous protégerez, je n'en

Vous pourrez en passant louer, m'a-t-elle dit, la finesse de son esprit et la sagesse de son âme ; mais en passant, je vous le dis. Cette Iris, Harlay, c'est la dame à qui j'ai deux temples bâtis, l'un dans mon cœur, l'autre en mon livre : puisse le dernier assez vivre pour mériter que l'univers dise un jour, en voyant mes vers : cette œuvre est de belle structure ! qu'en pensait Harlay ? car on sait que l'art, aidé de la nature, avait rendu son goût parfait. J'aurais ici lieu de m'étendre ; mais que servirait-il ? vous vous armez le cœur contre tous les appas d'un propos enchanteur : l'éloge qui pourrait par ses traits vous surprendre serait d'un habile orateur. Cicéron, Platon, Démosthènes, ornements de Rome et d'Athènes, n'en viendraient pas à bout. Platon par ses douceurs vous pourrait amuser un moment, je l'avoue ; c'est le plus grand des amuseurs. Que Cicéron blâme ou qu'il loue, c'est le plus disert des parleurs. L'ennemi de Philippe est semblable au tonnerre ; il frappe, il surprend, il atterre : cet homme et la raison, à mon sens, ne sont qu'un. Vous avez avec lui ce point-là de commun. Le privilège est beau, d'autant plus qu'il est rare : pendant qu'un peuple entier de la raison s'égare, cette fille du ciel ne bouge de chez vous ;